

perdue deux de trouvées ; hon. J.-L. Beaudry, conseiller législatif, maire de Montréal ; Hardouin Lionais ; hon. Henry Starnes, conseiller législatif ; G.-H. ChARRIER et Dr P.-E. Picault, ex-vice consul de France.

Comme on le voit, les rangs s'éclaircissent, ils étaient dix encore il y a quinze jours, quand la mort est venue surprendre l'un d'eux, M. R.-A.-R. Hubert, protonotaire de la cour supérieure du district de Montréal.

La plupart de ces vétérans, qui se sont associés à l'œuvre créée par le fondateur de notre société nationale, étaient dans les rangs de la grande procession, et le peuple les a acclamés, les têtes se sont découvertes et les fronts se sont inclinés avec respect devant leurs cheveux blancs.

Et ces vieillards, étonnés de voir cette explosion de patriotisme, cette union et cet élan grandiose, se sont souvenus du vieux temps où ils étaient si peu nombreux qu'on se souvient de leurs noms qui sont inscrits dans le livre d'or de l'histoire.

* * *

Ils se sont souvenus, l'émotion les a gagnés, une larme même est venue rouler sur leurs joues flétries—c'est l'un d'eux qui nous l'a dit—et en un instant toute leur jeunesse, leurs belles années, ceux qu'ils ont aimés, leurs rêves, leurs espérances, leurs jours de joie, tout cela est passé devant leurs yeux comme un décor splendide de féerie ou un rêve.

Car ces hommes, aujourd'hui courbés par l'âge, ont été de beaux et forts jeunes gens ; ils portaient haut la tête, avaient le jarret ferme et l'œil plein de feu, et eux, plus que nous peut-être, avaient du patriotisme plein le cœur.

Ils l'ont bien prouvé.

Puis les années sont venues, et de jeunes devenus vieux, ces hommes d'une autre époque ont accueilli avec enthousiasme ce cinquantenaire béni.

En effet, cinquante ans, une existence et demie d'homme n'est que la moitié de l'enfance d'un peuple.

Cinquante ans pour nous, éphémères, c'est la moitié d'un siècle, or un siècle c'est la soixantaine partie de la chronologie du monde.

Ce n'est rien dans la vie des nations.

Cinquante ans, c'est la première jeunesse, car l'exemple que nous avons sous les yeux le prouve bien.

On était cinquante-six en 1834, on est cent mille et plus en 1884.

Bravo !

* * *

Si on a acclamé les vivants, on a eu une pensée pour les morts ; beaucoup de nos compatriotes des États-Unis ont visité le cimetière de la Côte des Neiges pour y rendre un hommage dû aux patriotes qui dorment du dernier sommeil.

Ceci est bien et juste

Ce voyage à la cité des morts, après cet étourdissement de fêtes et de réjouissances, loin d'être un contraste, est au contraire la conséquence naturelle de la même pensée, car c'était encore et surtout s'occuper de la patrie et de la grande famille canadienne que d'aller saluer le monument des braves et réfléchir un instant sur la tombe de ceux qui ont combattu pour nos libertés et sont morts pour les conquérir.

Cette note grave, se faisant entendre au milieu des joyeux *allegros*, est l'accompagnement vrai de cet hymne à la Patrie que nous venons de chanter.

* * *

Et maintenant, Canadiens, songeons à l'avenir ; que l'œuvre entreprise et menée si vigoureusement continue à porter ses fruits et soit toujours utile.

Nous venons d'attirer sur nous l'attention du monde entier, notre nom, presque inconnu hier, est prononcé partout, dans tous les pays, nous venons d'affirmer notre existence et de prendre une place honorable, sinon la première, dans le nouveau monde.

Cet honneur nous crée des devoirs, "renommée comme noblesse oblige," et c'est à nous de prouver que nous le méritons.

Groupons nous encore, resserrons les rangs et que le faisceau devienne plus fort.

Ce cinquantenaire produira donc ; nos amis qui nous ont quittés pour aller végéter sous un ciel étranger, reviendront ici où des forêts sans bornes attendent le défricheur pour lui donner la paix et le bonheur.

Quant à ceux qui restent loin de nous, le souvenir du 24 juin les rendra plus fiers de leur origine qu'ils affirmeront haut la tête, ils parleront la langue du pays avec orgueil et prouveront par leur conduite et leur courage qu'ils sont les dignes représentants d'une race noble et respectée.

Ils n'oublieront jamais ces quatre mots qui résument tout :

Dieu, Famille, Honneur, Patrie !

Tous enfin vous vous souviendrez du rôle auquel Dieu vous a destinés.

Français du nouveau-monde, allez votre chemin.

LÉON LEDIEU.

UN RÊVE

N'ayez crainte... je ne vous parlerai ni de verte pelouse, ni d'allées ombrées, ni de nymphes aux yeux charmeurs.

J'ai passé l'âge des songes amoureux. Mon rêve a plutôt un certain air politique et un cachet national, et les fêtes du cinquantenaire de la Saint-Jean-Baptiste sont un prétexte quasi plausible pour vous le narrer.

C'était l'autre soir, à la sortie d'une de ces assemblées où l'on parlait de tout pour se faire la bouche en vue du cinquantenaire. L'imagination surchauffée par les paroles chaleureuses que j'avais entendues, je me laissai aller, de retour à la maison, à l'une de ces grandes rêveries patriotiques qui consolent du passé... du présent, et dorment l'avenir.

Voici la chose en deux mots.

Nous sommes et resterons français. C'est la mort dans l'âme que nos pères sont passés sous la domination anglaise, après avoir écrit du plus pur de leur sang cette sublime page de l'histoire où figurent tant de braves, de Jacques-Cartier et Champlain à Montcalm et Lévis. Et nous, leurs fils, c'est en vue de l'avenir que nous acceptons le fait accompli... sous bénéfice d'inventaire.

Aux sombres jours de la cession—car il n'y eut pas de conquête—la population française du pays était de soixante mille âmes à peine. Cette poignée de braves a survécu, grâce à son amour inaltérable de la France, à toutes les tourmentes politiques, à tous les efforts sans cesse renouvelés d'un pouvoir à l'origine ennemi et despotique pour l'annihiler.

Que dis-je ? Cette poignée de héros s'est faite gerbe, puis les gerbes fécondes se sont multipliées avec une rapidité tenant du prodige, se doublant cinq fois en cent vingt-cinq ans.

Aujourd'hui plus d'un million et demi de cœurs français, répandus dans l'Amérique du Nord, sont unis dans une commune pensée de patriotisme attente—et tout en restant loyaux autant qu'il convient de l'être—se félicitent à l'envie d'avoir cru et de s'être multipliés si miraculeusement, conservant intacts leur physionomie et leur caractère nationaux, leur langue, leurs lois et le dépôt sacré de leurs croyances religieuses.

Quel sera cet avenir prochain que nous attendons, comme autrefois le peuple de Dieu le Messie ?

Dans la province de Québec nous sommes un million, et nous envahissons lentement mais sûrement Ontario, pendant que nos frères Acadiens se groupent, s'organisent et commencent à se compter dans les provinces maritimes, au Nouveau-Brunswick particulièrement.

Dans vingt-cinq ans nous serons deux millions, et quatre millions dans cinquante ans—si nous progressons comme par le passé—pour célébrer avec éclat le centenaire de la Saint-Jean-Baptiste et sceller à jamais nos destinées.

Quatre millions ! Oui, nous aurons atteint ce chiffre pour peu que nous soyons à l'avenir dignes de nos ancêtres, de la France et de nous-mêmes.

Et nous inaugurerons à cette époque une ère nouvelle, une ère vraiment nationale, une ère de vie et de pleine liberté.

Nous couvrirons toute la province de Québec et une bonne moitié de celle d'Ontario, où nous élèverons un nouveau Carillon sur les frontières occidentales de la Nouvelle-France. Québec, la ville aigle, le port incomparable ; Québec, l'invincible, commandera le Saint-Laurent. Par nos postes avancées—les îles de la Madeleine, l'île d'Anticosti et un autre Charlebourg sur les côtes de la Gaspésie—nous ferons équitablement la loi dans le golfe, et nous assurerons notre route vers la haute mer et la vieille France... devenue notre grande sœur aînée.

Quel rêve ! grand Dieu, quel rêve !... qui peut se réaliser pourtant.

Mais pour le réaliser ce rêve, il faut de l'union et de la concorde, de l'énergie et de l'esprit de sacrifice, du patriotisme pour tout résumer d'un mot.

Pour réaliser ce rêve, il nous faut enterrer la hache de guerre et aiguiser celle du colon ; moins de partis et de haines politiques et plus de vraie politique ; moins de frères qui deviennent tièdes, se découragent, lâchent pied et prennent la route de l'exil au grand deuil de la patrie, laissant la charrue pour la fabrique, la proie pour l'ombre, et plus de cœurs simples et forts religieusement fidèles à la culture du sol, cette occupation favorite des gentilshommes et des bons patriotes.

Pour réaliser ce beau rêve enfin, il faut veiller, faire acte de vigueur et de patriotisme, tenir notre drapeau haut et ferme, avoir du cœur.

Sursum corda !

GEORGES DUHAMEL.

MULTIPLICAMINI

" Nous partimes cinq cents, mais par un prompt renfort,
" Nous nous vîmes trois mille, en arrivant au port.

" Tant à nous voir marcher avec un tel courage,
" Les plus épouvantés reprenaient de courage."

(LE CIV.)

Ces paroles, que le grand Corneille a mises dans la bouche de don Rodrigue, expriment bien l'idée d'un accroissement extraordinaire. A la vue du danger qui menace la patrie, un héros, suivi de quelques braves, jette le cri d'alarme, et, s'élançant le premier vers l'ennemi, il entraîne à sa suite un si grand nombre de combattants, qu'en un instant sa troupe est plus que quintuplée. Et grâce à ce recrutement aussi rapide qu'inespéré, l'invasisseur est repoussé.

Le bon génie qui préside aux destinées du Canada, celui qui a guidé vers nos rivages les Jacques Cartier, les Champlain, les Maisonneuve, les Laval, les Queylus, etc., si ardemment secondés dans leur œuvre par les admirables femmes qui ont nom Mme de la Peltrie, Mlle Mance, Marguerite Bourgeois, etc., celui qui a soutenu le courage de tous ces vaillants pionniers de la civilisation chrétienne en Amérique, au milieu d'obstacles sans nombre et de périls de tous genres ; ce bon génie qui a fait de nos ancêtres de véritables héros en les revêtant du triple caractère d'apôtres, de soldats et de laborateurs ; ce bon génie qui n'a pas un instant cessé de veiller sur la petite famille française depuis que le sort des armes l'a fait passer sous une autre drapeau, et qui lui donne chaque jour des preuves évidentes de sa sollicitude ; ce bon génie enfin que nous avons choisi pour patron et pour protecteur, SAINT JEAN-BAPTISTE, en rendant compte à Dieu des faits et gestes du pauvre petit groupe français oublié depuis tant d'années sur les bords du Saint-Laurent, pourrait rendre des points au Cid de Corneille.

Car, au début, nous partimes moins que cinq cents, et nous nous voyons plus qu'un million et demi en arrivant au port.

Le port pour nous, c'est la liberté religieuse, sociale et politique dont nous avons obtenu la pleine et entière jouissance après un demi siècle de luttes et d'efforts incessants.

Le protêt solennel que les patriotes de 1837 ont si glorieusement signé de leur sang, a été le signal du combat. A l'exemple de saint Jean-Baptiste, payant de sa tête les remontrances qu'il avait le courage de faire à l'incestueuse Hérodiade, plusieurs sont morts pour avoir osé réclamer contre l'arbitraire. Mais le sang de ces martyrs a été une semence féconde.

Aujourd'hui, nous sommes libres, nous sommes forts, nous nous appelons légion.

Si nous continuons, par notre sagesse et notre travail de marcher avec la même vitesse que par le passé dans la voie du progrès, qui peut prévoir ce que nous réserve l'avenir ? *Multiplicamini*, a dit le Créateur à nos premiers parents.

Nous avons jusqu'ici accompli le précepte. Continuons, afin que dans cinquante ans, à pareille fête, nos petits enfants puissent dire comme nous :

Nous partimes moins de cinq cents, mais par un prompt renfort, nous nous voyons..... mettez vous-mêmes, lecteurs, le chiffre qui vous paraît le plus probable.

ALPHONSE CHRISTIN.